Document generated on 10/11/2024 11:20 p.m.

Nuit blanche, le magazine du livre

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Commentaires

Régis Debray, *Du bon usage des catastrophes*, Gallimard, Paris, 2011, 108 p. ; 12,95 $

Xabi Molia, *Avant de disparaître*, Seuil, Paris, 2011, 312 p. ; 35,95 $

Vincent Thibault and Judy Quinn

Number 128, Fall 2012

Isaac Asimov. Les IMAGINAIRES de la FIN : la FICTION *et* la SCIENCE

URI: https://id.erudit.org/iderudit/67787ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Thibault, V. & Quinn, J. (2012). Review of [Commentaires / Régis Debray, *Du bon usage des catastrophes*, Gallimard, Paris, 2011, 108 p. ; 12,95 $ / Xabi Molia, *Avant de disparaître*, Seuil, Paris, 2011, 312 p. ; 35,95 $]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (128), 66–67.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

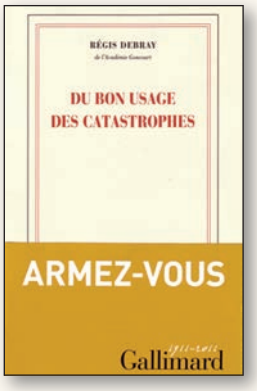
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

mais risquent de s'ennuyer de nos déchets et de tous les milieux favorables que nous leur offrons bien involontairement. Si elles arrivent à survivre jusque-là, ce qui est fort douteux, la plupart des milliers d'espèces considérées comme menacées d'extinction aujourd'hui ne survivraient probablement pas aux conditions qui entraîneraient notre disparition. Ce serait un cas tragique de l'ironie du sort car elles sont justement celles qui auraient le plus à gagner à nous voir disparaître, puisque c'est à cause de nous qu'elles sont menacées.

Une autre prédiction à peu près certaine est que l'évolution de la vie ne reviendra pas en arrière. L'évolution par sélection naturelle construit toujours du neuf, de l'inédit, du surprenant. Après nous, tout sera donc nouveau, aucune espèce disparue ne reviendra à la vie, y compris la nôtre, bien sûr. En effet, l'origine d'une espèce est tellement contingente qu'elle n'a rien d'inévitable, ni même de prévisible. L'émergence d'une espèce est toujours l'aboutissement d'un long cheminement historique, unique et tortueux, parsemé d'aléas, d'essais et d'erreurs. L'espèce *Homo sapiens*, une fois exterminée, n'a aucune chance d'émerger de nouveau, même à partir de l'une ou l'autre des espèces de singes qui nous survivraient. Pour reprendre un dicton écologiste des années 1960, « l'extinction, c'est pour toujours ». Il est même probable qu'aucune autre espèce avec notre sorte d'intelligence n'émergerait de nouveau. Après tout, il n'en a émergé qu'une seule parmi les centaines de millions produites sur Terre, et ce, seulement après plus de 3500 millions d'années d'évolution. Notre émergence sur Terre était un événement unique et accidentel. De plus, notre disparition serait une démonstration que cette sorte d'intelligence qui est la nôtre n'était peut-être pas une si bonne idée, après tout.

L'avenir de la vie sera donc surprenant, mais cela ne veut pas dire que tout est possible. En effet, la sélection naturelle ne peut que modifier le matériel des générations précédentes : elle fait du neuf, mais toujours avec du vieux. Elle est donc créatrice, mais sa créativité est tout de même canalisée par la trajectoire de l'histoire passée et contrainte par la nature du matériel disponible à chaque moment, autant que par les lois de la physique et de la chimie. La vie après



Régis Debray
DU BON USAGE DES CATASTROPHES
Gallimard, Paris, 2011, 108 p. ; 12,95 $

Archives d'entrevue. 25 décembre 1969. Régis Debray avait suivi le Che en Bolivie ; l'y voilà incarcéré. Même loin de la France et dans les conditions inquiétantes d'une prison bolivienne, il fait preuve d'humour, d'humilité, de détermination. Pas moyen d'en apprendre sur sa douleur : inquiétez-vous plutôt du sort des autres, insiste-t-il. Toujours, la dignité, le regard perçant. C'est dire qu'en matière de catastrophe, il a droit de parole. Debray en a vu d'autres.

Près de quatre décennies plus tard – années de liberté et d'écriture, marquées par des missions internationales sous Mitterrand, la fondation des ***Cahiers de médiologie*** et la présidence à l'Institut européen en sciences des religions, entre autres accomplissements –, le voilà qui publie ***Du bon usage des catastrophes***, un petit livre à valeur à la fois intemporelle et on ne peut plus actuelle. Sorte de savoureuse annexe à une œuvre plus grande et résolument humaniste, incitatif efficace pour s'éduquer à la pensée critique.

« Comment vivre et penser dans nos sociétés du risque ? Comment, au milieu des décombres, surmonter tristesse, fatalisme et désespoir ? » Comment expliquer notre fascination (le mot est faible) à l'égard des catastrophes ? Les Japonais, par exemple, n'ont-ils pas réagi plus sereinement à leurs tourments (le mot chancelle) que nous, témoins distants ? Plutôt que tout expliquer par de banals traits culturels, Debray propose de relire l'histoire des religions : on pourra voir que l'Occident reste en quelque sorte marqué au fer chaud par le message et la symbolique apocalyptiques.

Est mise en échec aussi la façon dont les opportunistes présentent l'actualité. La peur, ça marche tout le temps. C'est comme le désir, tiens. Et ceux qui jacassent ont tout à gagner : « […] quiconque communique à un public encore mal informé une nouvelle importante devient lui-même quelqu'un d'important ». Mais par-delà l'émotion, réapprenons les rouages du prophétisme et voyons comment « chez les inspirés inspirants, une légère ébriété intellectuelle est la bienvenue ».

Qui prophétise constamment des problèmes a forcément un jour raison. Mais nous, simples mortels terrassés par l'actualité, serions beaucoup plus sereins si nous connaissions mieux l'histoire. Lisez Debray ; vous admettrez que cette idée est loin d'être aussi naïve qu'elle en a l'air. NB

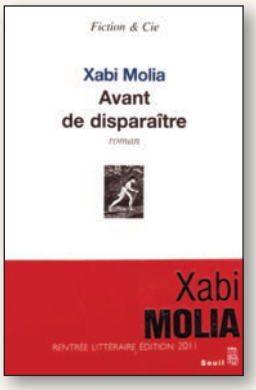
Vincent Thibault

nous sera donc différente et surprenante, mais tout de même semblable à la vie actuelle et surtout à la vie qui nous survivrait. Cette vie future post-humaine serait donc surprenante, mais beaucoup moins que toutes les formes de vie que l'on pourrait trouver sur d'autres planètes, puisqu'elle serait après tout une descendante de la vie terrestre.

Un scénario plus acceptable que notre extinction totale, quoique presque aussi catastrophique, serait que « seulement » 75 ou 80 % de l'humanité disparaisse. Cela donnerait aux 20 % survivant la chance de redémarrer notre relation avec le reste de la vie avec plus d'intelligence et de respect pour la biosphère dont notre survie dépend. L'idéal évidemment serait d'avoir l'intelligence de réagir avant que cela n'arrive : en réduisant notre population planétaire et en mettant fin à la surexploitation des ressources et au gaspillage scandaleux engendré par la surconsommation. Ceci permettrait de stopper la sixième grande extinction de la vie sur Terre dont nous sommes la cause et nous ferait redevenir comme toutes les autres espèces, une espèce en équilibre dans et avec la biosphère.

Il est difficile d'envisager avec optimisme ce scénario idéal, mais il est la seule option qui ne soit pas désespérante : avoir la lucidité et l'intelligence de ralentir et de faire dévier le *Titanic* avant la collision qui s'annonce. C'est le meilleur que l'on puisse souhaiter pour notre futur et celui du reste de la vie sur Terre après l'adolescence destructrice, à courte vue et bête de l'histoire récente de notre espèce. Il s'agit plus d'une espérance que d'une prédiction. Enfin, si mes prédictions optimistes ne se réalisent pas, ma réputation de futurologue n'en souffrira pas puisqu'il n'y aura de toute façon plus personne pour le savoir. NB

Cyrille Barrette** est professeur émérite de l'Université Laval où il a enseigné au Département de biologie de 1975 à 2007. Spécialiste reconnu du comportement et de l'écologie des mammifères, animé par le désir de partager ses réflexions et de faire prévaloir la pensée scientifique, il a publié deux ouvrages de vulgarisation chez MultiMondes : ***Le miroir du monde, Évolution par sélection naturelle et mystère de la nature humaine (2000) et ***Mystère sans magie, Science, doute et vérité, notre seul espoir pour l'avenir*** (2006).



Xabi Molia
AVANT DE DISPARAÎTRE
Seuil, Paris, 2011, 312 p. ; 35,95 $

Voir, par la fenêtre de la fiction, notre monde et ses symboles s'effondrer est devenu un plaisir coupable que partagent de plus en plus de gens, lecteurs et cinéphiles. Est-ce que leurs macabres attentes seront comblées avec ce livre de Xabi Molia, ***Avant de disparaître*** ? Oui et non. Si, en effet, on a droit à un récit dans la plus pure tradition du genre post-apocalyptique, avec grande ville déchue – Paris –, décombres, maladies, êtres désespérés, perte de sens due à l'absence d'avenir, si la peinture de la ruine suscite en général un réel plaisir, elle n'a pas ces accents de vérité qui ont fait de ***I am Legend*** de Richard Matheson ou de ***The Road*** de Cormac McCarthy des classiques du genre.

Voilà l'histoire d'un homme sans véritable envergure piégé dans une très mauvaise blague de Dieu. Quelque chose de beaucoup plus grand que lui qui finit par l'aspirer complètement. ***Avant de disparaître*** met en scène un médecin parisien travaillant au service de détection d'une horrible maladie qui transforme les humains en bêtes violentes et sanguinaires. Une partie de la ville en est encerclée ; des catacombes surgit parfois l'un de ces êtres griffus que l'on s'empresse d'abattre. Mais on continue d'aller au théâtre, de parler littérature, politique, de tomber amoureux, en somme de faire comme si. Le médecin y réussissait presque jusqu'au jour où disparaît mystérieusement sa femme. À partir de cet instant, il semble que tout commence à aller de travers pour lui, et dans le monde, où la maladie et le pessimisme gagnent du terrain.

Avant de disparaître puise dans nos pires angoisses – solitude, mort, souffrance – pour dépeindre un cauchemar devenu réalité. Fable sur le devenir humain en regard de celui de la Terre, le roman est aussi procès d'une société occidentale devenue décadente. Les parallèles ne manquent d'ailleurs pas avec les dérives politiques et sociales des dernières années en France : corruptions des élus, extrémismes, persécution des sans-papiers, exclusion… Que cet aspect soit parfois souligné à gros traits – vous voyez, nous sommes les seuls coupables de cette hécatombe ! – guide peut-être un peu trop la lecture. N'empêche, l'auteur a le don du portrait, et les paysages de la fin sont fabuleusement sinistres. NB

Judy Quinn